

**Henri Guillemin, *Le Général clair-obscur*, Paris, Seuil, 1984,
285 p.**

Yoland Sénécal

Number 7, Winter 1985

Projection internationale du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040493ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040493ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (print)

1918-6584 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sénécal, Y. (1985). Review of [Henri Guillemin, *Le Général clair-obscur*, Paris, Seuil, 1984, 285 p.] *Politique*, (7), 170–176. <https://doi.org/10.7202/040493ar>

Henri Guillemin, *Le Général clair-obscur*, Paris, Seuil, 1984, 285 pp.

Henri Guillemin ne laisse pas indifférent. De Gaulle non plus. D'abord historien des lettres (il a écrit sur Hugo, Lamartine, Vigny et plus récemment Péguy), Guillemin s'est lancé depuis quelques années dans l'histoire proprement dite. Non sans susciter des polémiques, car ses jugements tranchés ont fait l'objet de

critiques de la part de spécialistes (comme par exemple Régine Pernoud à propos de Jeanne d'Arc). Un de ces derniers livres, *L'Affaire Jésus*, (Seuil, 1982) a donné lieu à de vives polémiques chez les chrétiens. Guillemin est également un conférencier habile qu'on a vu, ici même au Québec ou par le truchement de la télévision, traiter de Napoléon (qu'il déteste), de la Révolution française et de Jeanne d'Arc.

Voilà donc que Guillemin s'attaque à un morceau de choix : De Gaulle lui-même, un De Gaulle *clair-obscur*. Mais on n'y trouvera pas une biographie. «Ce n'est pas à mon âge qu'on entreprend pareil travail» dit-il (p. 7). Il s'agit d'un essai. Dans les premiers chapitres, Guillemin traite des grandes étapes de la vie du général, de son ascension à sa chute (1969; De Gaulle mourut en novembre 1970), tout en essayant d'en éclairer certains passages. Puis il scrute plus attentivement l'homme, l'homme d'État d'abord, sa lucidité, ses procédés; «l'homme obscur» enfin. Il ne semble pas que ce livre va susciter beaucoup de polémiques: Guillemin y est, tout compte fait, assez objectif et il n'y paraît ni un admirateur inconditionnel ni un détracteur systématique du général.

Son livre est d'une lecture passionnante et le style vif et alerte de l'auteur n'y est pas pour peu de chose. Pour bien apprécier l'ouvrage, toutefois, il faut être déjà instruit de l'histoire et de la vie politique de la France contemporaine de même que de la vie du général. Cela dit, on est bien obligé d'admettre que ce livre n'apporte pas beaucoup de nouveau sur la vie de De Gaulle. La plupart des proches collaborateurs du général ont écrit des livres sur lui, en rapportant avec abondance ses propos. Or Guillemin utilise systématiquement ces témoignages des uns et des autres sans vraiment les soumettre à la critique. Mais, à partir de là, voyons plus en détail comment Henri Guillemin perçoit De Gaulle.

Pour l'auteur, De Gaulle était animé d'un orgueil inouï et d'une ambition dévorante. En 1940, il a su profiter de son poste

de sous-secrétaire d'État dans le gouvernement Raynaud et de son titre de général pour rassembler autour de lui, suite à l'appel du 18 juin, les éléments de la «France libre». Intuition géniale. À partir de cette date il «assumera la France» et se verra investi d'une «légitimité historique» pour le reste de ses jours. En 1944 il arrive au pouvoir à la tête du gouvernement provisoire. Il démissionne cependant dès novembre 1945, laissant les politiciens (qu'il appelle «poli-pti-chiens», p. 204) à leurs jeux. Sur cet épisode de la vie de De Gaulle, Guillemin nous dit que sa démission — d'abord «menace» — n'aurait été qu'un bluff et le général aurait été pris à son propre piège. Nous ne croyons pas en cette hypothèse: De Gaulle a montré en 1969 qu'il savait partir quand il le fallait. Il n'aimait pas le régime qui était en train de naître en 1945 et il l'a fait savoir avec éclat. Une chose est certaine cependant: c'est que le général De Gaulle s'attendait à un retour au pouvoir beaucoup plus rapide. Il ne croyait pas que l'on pourrait se passer de lui si longtemps...

Mais il lui fallut attendre douze ans: la «traversée du désert». Douze ans... c'est long pour un être passionné par le pouvoir. Aussi bien voulut-il y revenir par le biais de la légitimité démocratique: le Rassemblement du peuple français. C'est l'échec. Le général devra attendre encore; peut-être même, parfois, il se prend à penser que tout est fini pour lui. Mais la crise algérienne va tout bouleverser.

Il y a beaucoup à dire sur les circonstances qui ont mis fin à la IV^e République via le retour aux affaires du général. On sait que ces événements ont été causés par les problèmes algériens. À Paris, un pouvoir qui se décompose; à Alger, des généraux en révolte qui menacent d'envoyer leurs soldats sur la capitale si De Gaulle n'est pas appelé au pouvoir. De tout cela, c'est avec brio que le général a tiré son épingle du jeu. Dans ses *Mémoires d'espoir*, il affirmera avoir été au-dessus des complots qui se tramaient

alors. Rien n'est moins sûr. Certes les gaullistes étaient très actifs, mais la plupart du temps avec l'aval du général. Celui-ci a utilisé alors plus que jamais la ruse. D'abord, selon Guillemin, il a menti, laissant croire qu'il était partisan de l'Algérie française alors qu'il aurait été convaincu de l'impossibilité de cette solution. Nous ne suivons pas l'auteur sur ce point, qui n'apparaît guère convaincant. Tout porte à croire, au contraire, que le général découvrit peu à peu la solution qui allait s'imposer pour l'Algérie, c'est-à-dire l'indépendance pure et simple. Pour le reste, le général a habilement joué de la menace de coup d'État. Dans la nuit du 29 mai il dit au président de l'Assemblée nationale: «Eh bien, si le Parlement vous suit, je n'aurai autre chose à faire que vous laisser vous expliquer avec les parachutistes» (p. 91). Guillemin a fort bien défini la tactique du général pendant ces journées: «De Gaulle doit pouvoir faire l'économie de ce coup de force, infiniment utile comme moyen de pression mais auquel il préférerait, cent fois, ne pas recourir afin de ne dépendre de personne et d'interdire à tout militaire de se targuer ensuite de l'avoir hissé au pouvoir» (p. 90). Malgré cela, toujours selon Guillemin, De Gaulle était tellement fasciné par le pouvoir qu'il n'aurait pas hésité à utiliser le coup de force, quitte à utiliser ensuite une parodie démocratique. Nous sommes en accord avec Guillemin sur ce point très important. De Gaulle se souciait peu de la légalité et de la légitimité républicaine. N'oublions pas qu'en juin 1940 la légalité était du côté de Pétain, dûment investi par la Chambre et le Sénat. En fait, dans l'après-midi du 29 mai, le général donne son accord pour le début des opérations mais celles-ci sont annulées une demi-heure plus tard, car alors le président Coty est décidé à faire appel à De Gaulle. Pour Henri Guillemin, ce n'est pas la pression populaire — car les masses demeurent passives pendant ces journées — mais bien la menace d'un coup d'État militaire qui ramena De Gaulle au pouvoir. Ironie du sort: on oublie trop souvent que De Gaulle fut membre du dernier gouvernement de

la III^e République de même qu'il fut le dernier président du Conseil de la IV^e! Ce n'est qu'après l'adoption de la nouvelle constitution qu'il deviendra président de la République.

Quoi qu'il en soit, voilà le général au pouvoir et pour plus de dix ans. Le sommet de sa vie, c'est dans sa vieillesse qu'il l'atteint. Guillemin passe vite sur ces années fastes. Sans doute pense-t-il qu'il n'y a plus grand-chose à apprendre sur cette époque. S'agissant de la chute du général, cependant, l'auteur a une thèse. C'est l'éloignement de De Gaulle de la bourgeoisie, et plus particulièrement son projet de participation des travailleurs à l'entreprise qui a causé l'échec du référendum de 1969. La sociologie électorale nous montre qu'effectivement une partie de la droite a voté NON en avril 1969 (la coalition se refera quelques semaines plus tard en faveur de Pompidou). Si tant est que c'est la peur qui a fait voter une partie de la bourgeoisie pour le NON, il faut bien dire que cette réaction était basée sur peu de chose. En 1969, le général est au pouvoir depuis plus de dix ans et on a réalisé bien peu de chose pour concrétiser l'association capital-travail. De plus, le référendum ne portait pas directement sur cette question, mais sur une réforme régionale et sénatoriale qui incluait des éléments de participation. N'est-ce pas plutôt l'usure du pouvoir et le désir de changement qui ont causé la défaite de 1969? Rien n'obligeait alors le général à partir, mais il avait donné sa parole qu'il s'en irait en cas d'échec et il n'était pas homme à revenir là-dessus.

De Gaulle était-il un homme politique lucide? Guillemin répond à la fois par l'affirmative et la négative, dépendant des problèmes en cause. Pour notre auteur, De Gaulle n'aurait même pas cru à la grandeur de la France. Sur ce terrain, nous ne suivons pas Guillemin. Certes De Gaulle comprenait que la France n'était plus une puissance de premier plan mais il a pourtant écrit: «La France n'est elle-même qu'au premier rang» et il s'est efforcé, dans toutes ses politiques, de conduire la France le plus près

possible de ce but : présence de la France auprès des Alliés, restauration de l'État, rayonnement intellectuel, recherche de l'unité des Français, néo-colonialisme en Afrique, modernisation industrielle et technique, acquisition de la bombe atomique, accroissement du rôle international de la France et enfin le style même du général.

Dans un autre chapitre, Guillemin montre quels furent les procédés du général. Il n'en sort pas grand. Orgueilleux, distant, De Gaulle méprisait presque tout le monde, jusqu'à ceux qui le servaient. Il n'aimait pas non plus les Français, pris individuellement. Mais il savait être flatteur quand cela le servait, surtout avant 1940. Méprisant profondément les politiciens, nous le savons, il n'hésitait pas à employer leurs méthodes, ainsi le bluff, le mensonge, la création de mythes. Nous l'avons vu également se servir habilement de la menace. Pour le président Nixon — et Guillemin reprend ces propos à son compte — De Gaulle était « un maître illusionniste. »

Sur ce se terminent les pages consacrées à De Gaulle en tant qu'homme public. Elles sont bien imparfaites. Pour un politologue, il est évident que la dimension idéologique manque. De Gaulle avait une pensée très claire : une conception de la France, une conception du pouvoir, une conception de la démocratie « directe » qui est un dialogue entre le chef et son peuple, au-delà des intermédiaires, d'où l'antiparlementarisme et la pratique référendaire. Cette « certaine idée de la France » qui motivait les actions du général n'était pas, contrairement à ce qu'en dit Guillemin, vide de contenu : ses deux éléments essentiels en sont la grandeur et la pérennité et toute la politique gaulienne va dans ce sens. De même Guillemin a singulièrement minimisé l'influence de la pensée de Charles Maurras sur De Gaulle (alors qu'Olivier Guichard remet celle-ci à sa juste place, dans *Mon Général*, Grasset, 1980). Dans cette optique, la question des relations du général

avec le comte de Paris et la possibilité de restauration monarchique auraient dû être abordées car c'est un des coins «obscur» de la politique gaullienne.

Un seul chapitre sur l'homme privé, «l'homme obscur». On se serait attendu à plus... Selon Guillemin, le général De Gaulle aurait été un mari aimant et fidèle, sans incartades sexuelles. Impossible, en revanche, de cerner le fond de ses sentiments religieux. «Opaque, mystérieuse, «inexplorable», sa pensée religieuse réelle.» (p. 230) Mais le plus intéressant pour comprendre De Gaulle se trouve dans ce chapitre. C'est la notion que le général, assez rapidement, s'est forgé un personnage, qu'il a fini par y croire, jouant son propre rôle, tels Montherlant ou Mauriac. Cela va très en profondeur: Julien Green écrivait que ce n'est pas Montherlant qui s'est suicidé mais son personnage. Et De Gaulle disait à David Schoenbrun (p. 231): «De ce jour (été 1940), j'ai su que j'aurais à compter avec cet homme, ce général De Gaulle; je devins presque son prisonnier.»

On ne trouvera pas autre chose dans ce livre qu'un De Gaulle *vu* par Guillemin. Vu avec assez de finesse, au demeurant. Mais on n'y apprendra rien de véritablement neuf sur l'homme et sa politique. Une autre publication récente (Bernard Ledwidge, *De Gaulle*, Flammarion, 1984) est également décevante. Or voilà que paraît au Seuil le premier tome d'une monumentale biographie du général De Gaulle par un spécialiste en la matière, Jean Lacouture. Sans doute en apprendrons-nous alors davantage...

Yoland Senécal

Université de Montréal